

■ LES AMIS DE ■
l'École de Paris

<http://www.ecole.org>

**Soirée-Débat
"Les Invités"**

*organisée grâce aux parrains
de l'École de Paris :*

Accenture
Air Liquide*
Algoé**
ANRT
AtoFina
Caisse Nationale des Caisses
d'Épargne et de Prévoyance
CEA
Chambre de Commerce
et d'Industrie de Paris
CNRS
Cogema
Conseil Supérieur de l'Ordre
des Experts Comptables
Centre de Recherche en gestion
de l'École polytechnique
Danone
Deloitte & Touche
DiGITIP
École des mines de Paris
EDF & GDF
Entreprise et Personnel
Fondation Charles Léopold Mayer
pour le Progrès de l'Homme
France Télécom
FVA Management
Hermès
IDRH
IdVectoR
Lafarge
Lagardère
Mathématiques Appliquées
PSA Peugeot Citroën
Reims Management School
Renault
Saint-Gobain
SNCF
Socomine*
THALES
TotalFinaElf
Usinor

*pour le séminaire
Ressources Technologiques et Innovation
**pour le séminaire
Vie des Affaires

(liste au 1^{er} juin 2001)

**QUEL GENRE DE CONFIANCE
FAUT-IL ACCORDER A NOS REPRESENTANTS ?**

par

Michel CALLON et Bruno LATOUR
Professeurs à l'École Nationale Supérieure des Mines de Paris
Chercheurs au Centre de Sociologie de l'Innovation

Introduction par
Michel BERRY
École de Paris du Management

Lundi 2 octobre 1995
École Supérieure des Télécommunications
Compte rendu rédigé par Lucien Claes

Bref aperçu de la réunion

Les malaises de la représentation, en France et ailleurs, résultent selon les orateurs d'une fallacieuse distinction entre la sphère politique, qui évoque séduction et mensonge, et la sphère scientifique, qui évoque des vérités objectives. La distinction pertinente à leurs yeux oppose *consultation*, processus d'expression de volonté collective, et *référence*, processus "d'enrôlement" de non-humains (innovations techniques ou phénomènes naturels). La politique doit faire usage de ces deux moyens en les distinguant avec soin, sauf à se paralyser dans d'inextricables contradictions.

*L'Association des Amis de l'École de Paris du management organise des débats et en diffuse des comptes rendus ; les idées restant de la seule responsabilité de leurs auteurs.
Elle peut également diffuser les commentaires que suscitent ces documents.*

© École de Paris du management - 94 bd du Montparnasse - 75014 Paris
tel : 01 42 79 40 80 - fax : 01 43 21 56 84 - email : ecopar@paris.ensmp.fr - <http://www.ecole.org>

INTRODUCTION par Michel BERRY

Michel Callon et Bruno Latour font référence à l'étranger dans le champ de la sociologie de l'innovation, de la sociologie de la science, et de l'anthropologie de la science. Lorsqu'on évoque leurs travaux, leurs noms sont presque inséparables ; mais c'est aujourd'hui la première fois qu'ils prennent la parole ensemble à la même tribune.

Ils vont parler de la politique, qui est pour eux un thème nouveau. Il est évident qu'ils devaient aborder ce sujet et nous allons rapidement comprendre pourquoi.

Ils vont prendre selon leur habitude, un angle original, en utilisant des métaphores décoiffantes, qui stimulent beaucoup de gens, mais en irritent aussi quelques-uns. Au delà de ces métaphores, de ces renversements de point de vue, ils font des constructions originales qui font aujourd'hui référence. Pour donner quelques aperçus de leur manière d'aborder la science et l'innovation, je pense intéressant d'évoquer mon premier contact avec les travaux de l'équipe, et pour commencer ceux de Bruno Latour.

À propos de la science, dans son livre "La vie de laboratoire"¹, il comparait les chercheurs à des littérateurs, qui proposent à leurs pairs des écrits devant susciter leur admiration ou leur contestation. Mais comme ceux-ci sont plus prompts à douter qu'à applaudir, les chercheurs se font alors rhétoriciens : ils affinent des argumentaires pour convaincre leurs pairs de l'excellence des idées qu'ils avancent, pour neutraliser leurs ennemis, et pour mobiliser leurs alliés. L'activité scientifique implique donc, d'une certaine manière, de la politique. Dans un autre livre², Bruno Latour disait que le meilleur modèle du scientifique, c'était finalement le politicien de province. Il citait en exemple Pasteur, dont l'oeuvre peut être lue comme celle d'un politicien remarquable, et il s'est ingénié à l'étudier sous un angle inhabituel. À propos de l'expression : "cette propriété se prête à une démonstration" il disait qu'il fallait prendre "se prête" au sens propre, et le mot démonstration au sens où un démonstrateur, un spécialiste de la mise en scène, pourrait s'attacher à vous impressionner, à vous convaincre.

A propos de l'innovation, Pasteur disait que pour diffuser l'innovation, il fallait cultiver l'art de l'intéressement : mobiliser des alliés, enrôler des indifférents, voire même retourner des ennemis.

Cela a amené M. Callon et B. Latour à réfuter le modèle selon lequel, si l'objet est beau, il se diffusera largement. Ils montrent qu'il est rare que cela se passe ainsi. En fait, si quelque chose se diffuse, c'est parce que cela intéresse un certain nombre de personnes, et pour qu'elles soient intéressées, il faut adapter constamment l'innovation.

Dans leurs travaux ils parlent souvent de porte-parole. Ce sont des personnes qui vont permettre de se faire une bonne représentation de ce que veulent des cibles potentielles, mais aussi de faire passer des messages vers ces mêmes cibles.

Représentation, porte-parole, nous ne sommes pas très loin du politique; les métaphores utilisées dans leurs travaux se font souvent en rapport au politique.

Dans ses travaux, Michel Callon parle de réseaux socio-techniques³. Il explique qu'un courant scientifique tient lorsque ses réseaux sont plus forts que ceux qui veulent le contester. La naissance

¹ Bruno Latour, *La vie d'un laboratoire - La production de faits scientifiques*. La Découverte, Paris, 1988.

² Bruno Latour, *Les Microbes: guerre et paix*, suivi de *Irreductions*. A-M. Métaillé, Paris, 1984.

³ Michel Callon, *La science et ses réseaux*, Editions La Découverte, (1989).

d'un courant nouveau peut même faire penser à un réseau de résistance: s'il résiste à la charge de ses opposants, il peut se développer.

Michel Callon et Bruno Latour aiment bien, je crois, les renversements de point de vue, et dans ces réseaux ils ne distinguent pas les acteurs humains d'avec les acteurs non-humains. Certes ils y mobilisent des hommes et des femmes, mais aussi des bêtes, des choses, des institutions, des outils, comme l'a magnifiquement illustré Michel Callon dans un délicieux article sur les coquilles Saint-Jacques : pour réussir leur culture, il faut évidemment *s'allier avec elles*, neutraliser les pêcheurs qui s'ingénient à les ramasser quand ce n'est pas le moment, trouver de bonnes représentations des phénomènes en cause, investir dans des dispositifs qu'ils appellent des *formes*.

Leurs métaphores sont faites pour provoquer, stimuler l'esprit, mais elles aident à regarder les phénomènes sous un autre angle. Elles leur permettent de développer des constructions éclairantes, nouvelles et pertinentes. Compte tenu de leurs fréquentes références à la politique, il était normal qu'ils abordent un jour la politique elle-même.

Lamartine posait la question : "Objets inanimés, avez-vous donc une âme ?" Et ils répondent : "Oui, sans aucun doute, et on va même vous dire qu'ils ont une carte de vote !"

EXPOSÉ de Michel CALLON et Bruno LATOUR

Michel Callon : Nous nous sommes dit qu'il était temps pour nous de nous mêler à des débats largement partagés sur la confiance que l'on peut accorder aux représentants : l'anthropologie des sciences et des techniques peut renouveler les termes du débat.

Le malaise de la représentation

Notre hypothèse de départ est qu'il existe un malaise dans la représentation en général, et nous allons essayer de le montrer. En s'appuyant sur les travaux d'anthropologie des sciences et des techniques, on peut en donner une définition un peu différente de celle qui est couramment acceptée. Ce malaise peut se caractériser selon deux thématiques : la *fidélité* des représentants par rapport aux représentés, et le *déficit* de la représentation. À chacun de ces thèmes, on voit s'appliquer deux types de discours, un discours de *dénonciation*, et un discours d'*explication*.

La fidélité

La dénonciation consiste à dire que les représentants trahissent. Pendant les campagnes, ils font des promesses qu'ils oublient dès qu'ils sont absorbés par le pouvoir, dès qu'ils entrent dans le jeu politique proprement dit : ce sont donc des menteurs qui poursuivent leur propre intérêt. L'explication, c'est qu'en fait la politique est une sorte de bulle dans laquelle se développent des discours déconnectés de la réalité, et qui produisent une utile impression de liberté. Mais dès qu'on entre dans le réel de la vie courante, alors les contraintes sont là, et les représentants passent à autre chose car ils ne peuvent pas faire autrement ! Ce ne sont pas des menteurs, ils sont simplement devenus réalistes.

Le déficit de la représentation

La dénonciation porte sur l'incapacité des représentants à transmettre nos volontés individuelles, parce qu'ils forment un corps intermédiaire en dehors de la vie réelle, déconnecté de la société civile, de la société profonde. L'explication consiste à dire que la société est en constante évolution, qu'elle se réforme, qu'elle se "reconfigure" sans cesse, et que si les représentants sont débranchés, c'est

qu'aucun branchement n'est désormais possible, la société allant plus vite que les représentants qui portent sa parole.

Ces deux thématiques vont nous servir de fil directeur au cours de l'exposé, et nous allons essayer de montrer que le lien entre représentants et représentés peut être analysé dans des termes différents, si on le suit sur deux registres :

- celui de la politique, qu'on appellera registre de la *consultation*,
- et celui de la science, qu'on appellera registre de la *référence*.

Cela nous conduira à une nouvelle formulation de ce malaise qui existe dans la représentation.

Dans un premier temps, nous allons essayer de montrer qu'il faut dissoudre les sphères de la politique et de la science, abandonner cette illusion qu'il existerait deux sphères séparées. Pour comprendre les imbroglios que l'on observe quotidiennement dans la représentation, il faut mettre en évidence les arènes où se rencontrent à la fois les représentants de la nature et ceux de la société.

Dans un deuxième temps, après avoir rendues comparables les différentes formes de la représentation, nous verrons qu'il y a lieu de les distinguer à nouveau, mais d'une façon nouvelle : la représentation-consultation et la représentation-référence.

Enfin, nous utiliserons ces deux formes de représentation pour qualifier la crise dans laquelle nous nous trouvons actuellement.

Le coup d'Archimède

Bruno Latour : Pour commencer je vais revenir brièvement sur des travaux précédents qui sont utiles à la compréhension de l'exposé d'aujourd'hui. Je vais m'appuyer sur le célèbre exemple d'Archimède, tel qu'il a été décrit par Plutarque⁴, exemple qui depuis plusieurs siècles sert de modèle, de paradigme, pour illustrer les rapports entre science et politique, et la difficulté de les comprendre : "*Archimède (qui avait commencé en quelque sorte un petit projet Manhattan⁵) avait écrit au roi Hiéron, son parent et ami, qu'avec une force donnée il est possible de remuer un poids donné, et l'on dit que, tout fier de la vigueur de sa démonstration, il déclara que s'il avait une autre Terre à sa disposition, il pourrait soulever celle-ci, une fois passé sur l'autre.*" L'histoire est bien connue, mais nous allons voir maintenant la politique ; vous remarquerez que c'est Archimède qui va chercher Hiéron, et non l'inverse, de même que c'est Einstein qui est allé chercher le président Roosevelt et non l'inverse : "*Hiéron, émerveillé, le pria de mettre sa théorie en application et de lui montrer une grande masse mise en mouvement par une petite force. Alors [Archimède] fit tirer à terre un navire de transport à trois mâts de la marine royale ; il y fit monter un grand nombre d'hommes et, assis à distance, sans peine, d'un geste tranquille de la main, il actionna une machine à plusieurs poulies, de façon à ramener le navire en le faisant glisser, sans à-coups, comme s'il tirait sur la mer. Le roi stupéfait et comprenant la puissance de la science (de la technique en fait), engagea Archimède à construire en vue de toute espèce de siège, des machines, soit pour la défense, soit pour l'attaque.*" Archimède, à lui seul, a fait que Marcellus a dû attendre plusieurs mois devant Syracuse sans envahir la ville, à cause de toutes les machines de guerre qui reposaient toutes sur le principe du levier, c'est-à-dire du changement d'échelle.

Ce mélange assez compliqué entre un scientifique qui vient chercher un politique pour le convaincre qu'il peut renverser les rapports de force, est une affaire bien connue aujourd'hui, mais en utilisant "rapport de force" avec un sens qui n'est pas celui de l'époque : les rapports de force politiques dans lesquels Hiéron est impliqué sont des rapports où un homme, fut-il roi, n'est pas plus fort qu'un autre. Mais un roi armé de la mécanique, et en particulier des lois de la proportion, est plus fort

⁴ Vie de Marcellus, trad Amyot, La Pléiade.

⁵ Projet américain de fabrication des bombes atomiques, lancé en 1942.

qu'un autre. Archimède ajoute donc à la politique les rapports de force que la mécanique peut renverser ; aux rapports de force politiques se mêle, par l'intermédiaire d'Archimède qui convainc le roi de faire un petit projet Manhattan, un renversement des rapports de force.

Mais c'est la suite du récit étonnant de Plutarque qui est intéressante en premier lieu : *"Archimède avait un esprit si élevé et si profond et avait acquis un si riche trésor d'observations scientifiques, que sur les inventions qui lui ont valu le renom et la réputation d'une intelligence non pas humaine, mais divine, il ne voulut laisser aucun écrit ; il tenait la mécanique et en général tous les arts qui touchent aux besoins de la vie pour de vils métiers manuels et il consacrait son zèle aux seuls objets dont la beauté et l'excellence ne sont mêlés d'aucune nécessité matérielle, qui ne peuvent être comparés aux autres, et dans lesquels la démonstration rivalise avec le sujet, celui-ci fournissant la grandeur et la beauté, celle-là une exactitude et une puissance surnaturelle."*

Le coup d'Archimède n'est pas d'aller défier le roi en lui disant *"Chiche, je suis capable de soulever la Terre"*. Le coup d'Archimède c'est de faire à la fois deux démarches, c'est-à-dire d'établir une connexion entre la mécanique et Hiéron (connexion qui auparavant échappait totalement à Hiéron, de même que l'idée de faire la guerre atomique échappait totalement à Roosevelt avant qu'Einstein ne vienne le trouver) et une fois le lien fait, dès qu'une commensurabilité a été établie entre la mécanique et la politique, de nier tout rapport entre le monde de la politique et celui de la science, aucune trace ne devant rester d'un contact impur avec le premier, qualifié de vil et de vulgaire, le second continuant à régner au-dessus de nous.

La science, source d'enrichissement du "collectif"

Il y a là quelque chose de difficile à comprendre : nous avons pu établir une commensurabilité entre la mécanique et la politique, au point de renverser les rapports de force, et nous avons vu ensuite l'incommensurabilité entre les deux, du fait de la discontinuité absolue qui les sépare.

Or on ne peut admettre d'emblée la séparation entre science et politique, puisque s'il n'y avait aucun rapport entre le monde des mathématiques et le vil monde de la politique, il n'y aurait tout simplement pas eu de défense de Syracuse ; Hiéron aurait continué de faire de la politique avec les moyens usuels (négociation, compromis, charisme...). Il faut donc comprendre cette double ambiguïté, ce double jeu, qui lie la mécanique et le politique, et qui nie ensuite ce rapport, et si l'on veut nous entendre dans cet exposé, il nous faut modifier légèrement, redéfinir un peu, la conception de la science en imaginant qu'on n'est pas scientifique parce qu'on est détaché définitivement du monde social, mais parce qu'on construit quelque chose que nous appelons le *collectif*, qui est une association, un mélange, d'humains et de non-humains (Archimède, Hiéron, de la mécanique, un siège, une théorie des proportions, une définition de la politique...). L'ancien modèle, qui sépare nature et société, n'est plus utilisé ; les deux sphères sont "reconfigurées", sont en quelque sorte dissoutes. Ce n'est pas une séparation de la science et de la politique, c'est un pliage du collectif qui se trouve devoir absorber un nombre de plus en plus grand d'humains et de non-humains. On pourrait dire que la science, c'est ce qui multiplie les non-humains avec lesquels nous constituons le collectif.

La représentation des imbroglios socio-techniques

Cette théorie, très rapidement résumée, permet de construire une autre scène, où l'on admet que les connexions, séparées un peu trop rapidement par Plutarque, entre le monde incommensurable des mathématiques et celui de la politique, sont rétablies. On a alors une nouvelle scène où deux sens du mot représentation se trouvent mêlés. Le premier sens porte sur la politique : c'est le côté de Hiéron qui, par le long travail de consultation du groupe social dont il a la charge, est le porte parole de Syracuse. Le deuxième sens, qui avait été jusqu'ici absorbé par les épistémologues, concerne la question de représenter *justement* les états de choses, et là nous avons Archimède, qui parle au nom de la mécanique, de la Terre, des leviers, de ce qu'on peut faire ou ne pas faire dans le monde.

Sans cette nouvelle approche, on ne comprend évidemment ni l'association d'Archimède et de Hiéron, ni leur dissociation ; mais si on reconstruit cette scène, on se trouve avec des *imbroglios socio-techniques* associés dans un même collectif (Archimède, Marcellus qui assiège, la mécanique, les contacts d'Archimède avec ses collègues, Hiéron...), sans séparation entre ce qui est de l'ordre de la science et ce qui est de l'ordre de la politique, et une assemblée de porte-parole réunis dans un forum commun, dans une arène commune, les uns parlant au nom de la science, les autres parlant au nom de la politique, les deux types de porte-parole s'échangeant les rapports de force, le rapport de force politique devenant en quelque sorte encastré ou repris par le rapport de force des leviers.

La représentation-référence

Le fait de construire une scène commune, dans laquelle les deux sens du mot représentation se trouvent maintenant rassemblés, permet simplement de refaire des différences plus astucieuses, qui permettent de comprendre à la fois l'astuce d'Archimède, l'astuce de Hiéron, et l'énigmatique phrase de Plutarque sur la séparation complète. Il est inutile de différencier les imbroglios socio-techniques, dont vous m'accorderez, au moins pour la discussion, d'accepter l'existence, mais nous allons distinguer deux activités de représentation, non plus l'ancienne différence entre représentation scientifique et représentation politique, mais deux façons de construire des représentations, sans que leur différence soit pour autant radicale. La première activité de représentation est celle du type *référence*. La référence, ce n'est pas du tout d'établir, selon la fantasmagorie ou la scénographie de la philosophie des sciences, un rapport entre le langage et le monde : cette idée de référence, qui permet de pointer par un mot un élément du monde, ne marche évidemment pas pour des êtres mobilisés dans ces imbroglios socio-techniques ou dans la vie courante, elle ne marche pas pour cette référence que nous faisons à des objets lointains qui ne sont pas l'objet d'une désignation du doigt. Il faut donc s'habituer à remplacer le rapport au lointain, à tout ce qui échappe à la localité, par un ensemble de médiations intermédiaires, par des formes, certes fragiles, qui revêtent souvent un aspect graphique (inscriptions, cartes, diagrammes, organigrammes, documents de toute sorte...). Ce qu'on appelle la référence, ce n'est pas la désignation par un élément du langage d'un élément du monde, mais la conservation d'une constante à travers ses *re-représentations*. On peut redéfinir cette (nouvelle) référence comme une activité un peu bizarre dans laquelle, par ces longues chaînes de représentation, on va chercher, on enrôle des non-humains, des forces fraîches, avec lesquelles on négocie, et que l'on rapporte ensuite dans le collectif, ce qui modifie les rapports sociaux, donc introduit une crise.

Pour reprendre l'expression d'Austin⁶, la condition de félicité pour cette forme de référence, c'est de ne pas interrompre le transfert d'information (information au sens tout à fait matériel du terme, c'est-à-dire la production de formes), et ce qui compte dans le travail de référence, c'est d'altérer la composition du collectif, mais avec le risque très important de la nouveauté des non-humains, et de la surprise qu'ils suscitent dès qu'ils se trouvent mobilisés.

Cette activité de la représentation-référence n'est aucunement limitée à l'ancienne sphère scientifique. C'est là un point essentiel. Elle s'applique aux humains et aux non-humains. Il y a des quantités d'exemples dans la vie quotidienne : tous les instruments de mesure (comme les capteurs pour mesurer la pollution), la vidéo-surveillance de Vigipirate, les épreuves que l'on fait subir aux non-humains (comme le sacrifice quotidien de milliers de rats dans les laboratoires), les expériences en général, les sondages d'opinion, qui font l'objet de filtrages successifs, en bref, tout ce qui est producteur d'information à l'intérieur d'un circuit de référence.

La représentation-consultation

Michel Callon : La représentation-consultation est un processus qui aboutit à ce que le porte-parole s'exprime au nom de ce qu'il représente : un individu, un groupe, la France, la couche d'ozone.

⁶ J.L. Austin (1970) *Quand dire c'est faire*, Paris Le Seuil.

Il n'est pas discriminant de séparer l'individu d'avec le groupe, l'humain du non-humain. Dans ce processus de construction de la parole, les représentés s'identifient au porte-parole. C'est ce processus qui rend le monde bavard, qui fait que des voix, des expressions se font entendre. C'est en réalité un cycle, qui comporte trois temps : la composition, l'expression et l'obéissance. Dans un premier temps, le porte-parole consulte chacun des représentés, en passant de l'un à l'autre, et progressivement il construit l'expression d'un groupe, qui a une certaine identité et une certaine volonté ; il *compose* du même coup ce groupe. La phase de composition fabrique donc un collectif, et dans un deuxième temps le porte-parole *exprime* ce collectif, la forme la plus simple possible de cette expression pouvant être tout simplement : "je vous ai compris". Ce qui est en cause, ce n'est ni un transfert d'information, ni un transfert de pouvoir qui serait déjà là, mais simplement cet étrange mouvement dans lequel quelqu'un s'identifie de façon telle à un groupe dont tous les éléments ont été consultés, qu'il peut dire : "ce que je dis, c'est ce que vous dites ; ce que vous voulez, je le veux, et ce que je veux, vous le voulez". La conséquence normale est que, dès lors, le groupe *obéit*. La condition de félicité de la représentation-consultation, dans laquelle le porte-parole a su composer le groupe et en exprimer l'identité et la volonté, est l'obéissance, qui n'est pas un asservissement, mais tout simplement le bouclage du processus de la consultation.

Bien entendu ce cycle est associé assez spontanément au politique, au candidat en campagne, qui est agriculteur avec les agriculteurs, infirmière avec les infirmières, etc. On le trouve également dans les entreprises, dans les groupes de projet ou les groupes d'innovation, qui sont composés progressivement par la consultation de différents acteurs, le chef de projet étant en quelque sorte le porte-parole qui exprime ce que veut l'entreprise en représentant ses diverses fonctions. Même dans le domaine du marché, qui semble être celui de l'anonymat par excellence, la consultation des consommateurs se fait en permanence selon cette logique de la représentation-consultation : un ingénieur, ou un commercial, consulte les consommateurs l'un après l'autre pour savoir ce qu'ils veulent, afin de fabriquer finalement le produit correspondant à l'ensemble des volontés exprimées ; il compose le groupe de ceux qui seront les consommateurs et les usagers du produit en question.

Voici un autre exemple de représentation-consultation emprunté à une étude de Madeleine Ackrich⁷ concernant les conditions d'accouchement aux Pays-Bas et en France. Elle a étudié notamment la façon dont serait décidé, dans l'hôpital français, le fait qu'on allait ou non pratiquer une péridurale à la parturiente. Une femme arrive en disant : "*je ne veux pas avoir de péridurale*". Au milieu du travail, se développent des relations entre la parturiente, la sage-femme et les médecins qui sont autour d'elle, interactions au cours desquelles elle finit par savoir ce qu'elle veut. Ce travail progressif est absolument impressionnant, parce que, en fonction des propos qui sont échangés, au gré des péripéties rencontrées, entre la sage-femme et la parturiente (la sage-femme étant le porte-parole final de la parturiente), la volonté de la parturiente se met en place progressivement, et il peut se produire évidemment qu'elle demande une péridurale alors qu'elle était entrée en salle de travail en n'en voulant pas.

Ces mécanismes par lesquels on construit une volonté commune se retrouvent donc partout. Pour les analyser, je citerai quatre erreurs qu'il ne faut pas commettre, et qui vont nous permettre de bien saisir ce que sont les caractéristiques de la représentation-consultation.

Première erreur : la représentation-consultation fabrique du consensus. C'est vrai que la logique de la représentation-consultation c'est de composer un collectif à l'intérieur duquel il y a un accord, mais dans le même temps on génère de l'exclusion, puisque le simple parcours de la consultation oppose le groupe et son porte-parole à ceux dont on se différencie, ceux qui sont extérieurs au groupe et au porte-parole. Donc, toute représentation-consultation fabrique à la fois du consensus et de la différence.

⁷ Madeleine Akrich et Bernike Pasveer, *L'accouchement en France et aux Pays-Bas* (titre provisoire). À paraître en 1996. Editeur : Les empêcheurs de penser en rond.

Deuxième erreur : les représentés savent ce qu'ils veulent dès le début de la consultation, ils attendent un représentant fidèle, qui se contenterait de collecter leur parole et leur volonté et de l'exprimer telle quelle (noter que ceci relèverait typiquement de la représentation-référence). En fait, c'est dans le processus même de la consultation que se décide la volonté du représenté : il n'y a pas, au début, des représentés qui ont des volontés arrêtées ; c'est le petit détour de la consultation qui permet d'exprimer la volonté, en rencontrant un à un les représentés, et à la fin, il y a des volontés qui se sont alignées les unes sur les autres, le porte-parole disant ce que les représentés veulent. C'est dans l'interaction chaude de la consultation que se définissent les volontés. Et de façon plus générale, je ne peux savoir ce que je veux sans que quelqu'un d'autre le dise à ma place.

Troisième erreur : les représentants peuvent faire preuve de machiavélisme et trahir les représentés. Ce n'est évidemment pas le cas, car toute la logique du mécanisme de la représentation-consultation, c'est une sorte de réglage permanent entre ce travail de composition qui fait émerger les volontés individuelles, rassemblées dans une volonté collective émise par le porte-parole, et celui de la vérification que le travail a été bien fait à travers l'obéissance. La sanction est la non obéissance (qui ne constitue pas pour autant la preuve qu'il y a eu mensonge ou double jeu). Dans ce cas, pour que la représentation-consultation fonctionne finalement, il faut accepter de recommencer le processus : c'est le prix à payer pour atteindre les conditions de félicité de la représentation-consultation.

Quatrième erreur : il n'y a pas de limite à ce que le représentant peut absorber, et il est donc parfaitement capable d'exprimer complètement la volonté du représenté à travers le travail de la consultation. Cette affirmation ne se vérifie pas dans la pratique. En effet, le mécanisme même de la représentation-consultation montre qu'il se construit chez le représenté une sorte d'éclatement, de cassure, entre ce qu'il exprime dans le travail de consultation et ce qu'il est par ailleurs.

La confusion des genres

Ces deux formes de représentation se retrouvent à la fois en science et en politique. Il peut se produire une crise de la représentation, aussi bien en science qu'en politique, lorsqu'on emploie une modalité de représentation alors que c'est l'autre qui est attendue. Prenons deux exemples, pour illustrer deux crises, en quelque sorte symétriques.

Premier exemple : on emploie la référence là où on attend la consultation. Supposons que la sage-femme évoquée tout à l'heure entre dans un système de consultation en participant à la préparation d'une nouvelle réglementation, et déclare : "J'ai vu des milliers de parturientes, je sais mieux qu'elles ce qu'elles veulent vraiment : elles préfèrent la péridurale." Voilà donc un porte-parole, qui entre dans un collectif à la recherche de nouvelles formes d'organisation, et qui tient en fait le rôle de scientifique. La faute commise est qu'en employant ici la référence, on suspend la consultation.

Deuxième exemple : on emploie la consultation là où on attend la référence. Supposons que se pose la question de la façon dont la couche d'ozone doit être intégrée dans le collectif, c'est-à-dire la manière dont elle doit coexister avec l'industrie, la science, les institutions. Imaginons qu'un scientifique impose à la discussion une certaine représentation de ce que peut faire la couche d'ozone dans ce collectif. Voilà donc un scientifique qui, au lieu d'ouvrir l'ensemble des expérimentations qui permettraient de redéfinir ce qu'est la couche d'ozone et ce qu'elle peut faire, c'est-à-dire d'ouvrir le jeu et le champ des possibles en communiquant la référence, le ferme au contraire en adoptant en quelque sorte la posture du porte-parole qui vous impose une certaine définition de ce que peut faire la couche d'ozone et des comportements que nous devons adopter pour la préserver.

Réhabiliter la science et la politique

Nous allons maintenant tenter de conclure. En premier lieu, on peut faire l'hypothèse qu'il n'y a pas une crise qui serait due au manque de représentation, car on ne manque pas de fabriques de

représentations. Il y a plutôt un déficit dans la sélection des modes de représentation. En revanche, on manque peut-être de réhabiliter le travail des scientifiques, avec ses propres conditions de vérité, ses propres conditions de félicité, comme une forme de représentation parmi d'autres (car nous avons parlé de deux formes, mais bien sûr il y en a beaucoup d'autres), et de ne pas le séparer du monde politique.

Le deuxième point, c'est de reconnaître les différences entre les conditions de félicité de chacune des représentations. Évidemment, étant donné le poids extraordinaire de la représentation scientifique, cela revient dans la pratique, à réhabiliter la politique. Les politiques, humiliés par l'obligation de transformer toujours des vérités, "surassument" ces situations et se disent menteurs, trompeurs, mais habiles manipulateurs. Ils se réfugient de la sorte dans un pauvre machiavélisme, alors que la politique a sa propre valeur de vérité, sa propre précision, son propre transfert, celui des volontés et non celui des savoirs.

Élargir le champ de l'étude de la représentation

Encore une fois, l'idée de cet exposé n'est pas de se plaindre du fait que nos représentants trahissent, que ce seraient d'abominables menteurs, mais de repérer les modes de représentation qui leur sont propres, et on va étendre ce repérage à bien d'autres domaines, à la moitié de ce qui est le marché, une grande partie de ce qu'est la religion, l'art, la fiction, les activités culturelles, toute une multitude de sites, d'arènes dans lesquels se constitue quotidiennement la représentation. Bien entendu on ne reviendra pas aux sphères, mais on peut en revanche espérer différencier ces formes de représentation par des institutions et des organisations appropriées.

La solution de l'énigme

En insistant sur l'ancienne différence entre faits et valeurs et en les opposant, comme le faisait Plutarque, on masque le nouveau contraste que nous voulons mettre en évidence entre consultation et référence. En fait, ce qu'on cherche à comparer, ce sont deux états différents du collectif (qui englobe faits et valeurs) :

- le collectif en cohésion, qui est construit par la consultation et dont on extrait des volontés (ex. : la constitution de la communauté de Syracuse capable de résister à Marcellus);
- le collectif en expansion, qui est lié à la référence, et qui recrute des êtres nouveaux aux comportements imprévus et surprenants (ex. : l'enrôlement de la statue par Archimède).

Le collectif en expansion est différent du collectif en cohésion, mais cette différence là ne recoupe pas la différence entre faits et valeurs.

Des exemples éclairants

Pour finir, nous avons décidé d'encourir le risque de quelques exemples concrets.

Lors d'une campagne que tous les observateurs politiques ont admirée, Monsieur Chirac portait successivement le casque du mineur quand il était avec les mineurs, le chapeau du postier quand il était avec les postiers, etc. pendant que Monsieur Balladur transmettait les contraintes incontournables de la vie internationale. Pendant que l'un faisait de la politique, l'autre faisait presque le contraire, en transmettant des savoirs, en transportant des informations, en essayant de les étendre plus loin, selon le modèle de la référence. Et le premier faisait de la politique en disant n'importe quoi, non pas un "n'importe quoi" machiavélique, mais "un petit je ne sais quoi" d'une grande subtilité, dont le but n'est pas de transmettre des informations, mais de constituer une volonté commune.

Mais ce qui est fort intéressant, c'est que ce même Monsieur Chirac, arrivé au pouvoir, croit se trouver chez lui, à Mururoa, avec une situation purement technique ; après avoir consulté quelques experts, il annonce une décision. Brusquement, comme quelqu'un qui croyait parler en privé, et qui

se retrouve au milieu d'une salle avec des milliers de gens qui font de la politique et se saisissent de son argument, il est en fait dans un forum où un groupe de représentants les plus divers se mettent à dire : "c'est notre problème aussi !" Ainsi tous ces gens se mettent à faire exactement ce que Monsieur Chirac faisait pendant sa campagne, c'est-à-dire faire de la politique (l'opposition vis-à-vis de l'armement atomique sur l'ensemble du Pacifique) à partir de ce qui était supposé un transfert d'information concernant peu de personnes (décision s'il faut faire ou non des essais nucléaires avant l'usage de la simulation). La même personne, après avoir gagné en faisant justement de la politique, s'est ainsi trouvée entraînée dans une horrible affaire, en essayant de transmettre des informations, des contraintes, alors que l'on produisait de façon tout à fait imprévue de la vie politique.

Conclusion

Le collectif court deux risques, celui de la référence, avec l'enrôlement de nouveaux non-humains, et celui de la consultation, avec la nécessité de la remettre en chantier constamment. On peut prendre ces deux risques.

Ce que nous voulions appeler déficit, ou crise de la représentation, c'est la situation tout à fait monstrueuse dans laquelle on ne prendrait ni le risque de la consultation (ne pas faire reprendre un argument par l'ensemble du collectif) ni le risque de la référence (ne plus mobiliser de nouveaux non-humains). Cette situation là produit les contraintes incontournables, la pensée unique, l'impression qu'on est pieds et poings liés, réduits à l'immobilité. En mêlant et en confondant les sources de la représentation que nous venons d'étudier, on crée finalement de l'asservissement. C'est à cet asservissement que nous voulions, assez naturellement, échapper ce soir.

DÉBAT

De la consultation

Michel Berry : Pour lancer la discussion, je vais formuler quelques questions. Tout d'abord, qui faut-il consulter et comment ? Plus précisément, faut-il consulter tout le monde, ceux auprès de qui on a fait campagne et également à l'extérieur, par exemple auprès d'acteurs internationaux avec qui la France interagit ? De plus, quels dispositifs de consultation imaginez-vous ?

Ensuite, compte tenu de la vitesse où les affaires se bousculent dans la politique, la prise de décision se fait généralement dans un climat d'intense bataille, avec mobilisation de forces de pression antagonistes, dans une négociation permanente sans que la cohérence soit toujours assurée ? Philippe Roqueplo, après avoir observé le fonctionnement d'un gouvernement en avait conclu qu'il était un lieu de négociations permanentes, comme dans un souk et que c'était peut-être cela la démocratie⁸. Que pensez-vous de sa thèse ?

Autre point : lors de son discours de réception à l'Académie Française, Michel Serres a dit que le politique gouvernait "*acte facile quand des avantages s'opposent à des inconvénients, malaisé déjà lorsque des avantages balancent d'autres avantages, infiniment plus délicat si des inconvénients répugnent à des inconvénients contradictoires. Dans le premier cas, usuel et commode, les bureaux prennent la décision. Le second appartient au ministre en exercice, et il en tire quelques fruits, puisqu'il peut satisfaire une heureuse moitié des bénéficiaires. Au sommet du pouvoir revient la somme entière des derniers qui, quoiqu'ils décident, ne produisent que des mécontents. L'usure du pouvoir croît donc, héroïquement, en proportion de la hauteur hiérarchique.*"

Comment donc le représentant peut-il maintenir la confiance de ceux qu'il est censé représenter ?

Enfin, dans l'histoire des peuples, on note des erreurs tragiques qui relèvent peut-être de consultations auxquelles il a manqué quelque chose. Où situez-vous et comment expliquez-vous le

⁸ Philippe Roqueplo (1990), "Regard sur la complexité du pouvoir", *Gérer et Comprendre* n°19, juin 1990.

rôle des démagogues, qui disent au peuple ce qu'il a envie d'entendre, même si ce n'est pas dans son intérêt ?

Bruno Latour : Pourquoi le mensonge du démagogue sonne-t-il plus juste que la vérité de ceux qui transportent de l'information ? Transmettre un pas plus loin, à d'autres êtres, de l'information, c'est une façon admirable de produire de la référence, mais c'est une façon catastrophique de produire de la volonté. L'intérêt du démagogue, c'est qu'il dit tout haut ce que les autres pensent tout bas, et cela n'est pas différent de l'attitude de la sage-femme qui dit "*vous voulez la péridurale, vous la voulez, n'est-ce pas ?*" Il y a là une suggestion de possibilité de vouloir, et cela est utile car nous l'avons vu, on ne peut vouloir quoi que ce soit sans qu'on l'entende dans la bouche d'un autre. Donc le démagogue ne manipule pas, selon une version péjorative de la politique, il fait au contraire de la politique.

Le problème réside dans l'absence de concurrence face au démagogue. Les pédagogues qui exposent qu'on est pieds et poings liés par la conjoncture mondiale ne peuvent obtenir de l'obéissance (on n'obéit pas à la contrainte, on y cède) alors que le démagogue qui ment aura toujours plus raison que le technocrate. À ce titre, le démagogue donne aux autres une leçon de politique.

Pendant, la démagogie se simplifie les choses en constituant un collectif avec de moins en moins de gens, ce qui produit par conséquent de plus en plus d'exclusion, au lieu d'enrichir un collectif en cohésion comprenant de nombreuses différences. Donc je ne dis pas que du bien des démagogues.

Michel Callon : Les dispositifs de consultation sont indifférents, en ce sens qu'avec les mêmes techniques de consultation, on peut s'engager soit dans le registre de la référence soit dans celui de la consultation. Par exemple un politique peut s'appuyer sur plusieurs élections pour déclarer, après la mise en oeuvre de méthodes relevant de la sociologie électorale, qu'il sait mieux que les électeurs eux-mêmes ce qu'ils veulent. Le suffrage, mécanisme de consultation, bascule alors dans le registre de la référence. Ce qui est essentiel, ce n'est pas le mécanisme en lui-même, mais c'est la remise en cause et l'ajustement permanent avec les volontés individuelles, qui se transforment dès que la consultation est interrompue. Il est clair que ce qui apparaît comme une référence, donc comme un transport d'informations ou de contraintes, peut se transformer en mécanisme de construction de volontés, à condition de payer le prix de la consultation.

Cela dit, il ne faut pas se tromper de dispositif. Par exemple la participation du public aux décisions techniques selon des dispositifs à caractère démocratique, comme les panels, les réunions de petits groupes, etc. qui ont un côté très sympathique, trop consensuel, ne sont pas les dispositifs dont il faudrait parler ici : la consultation, c'est aussi de la création de volonté.

Donc dans un premier temps, plutôt que de préconiser d'ajouter de façon normative de nouveaux dispositifs, il nous a semblé préférable de repérer ceux déjà en place. Étant donnée l'ubiquité du mécanisme de représentation, il faut faire cet inventaire sans se limiter au domaine politique, et observer comment les dispositifs observés fonctionnent, pour apprécier ensuite, éventuellement, si des retombées, des retentissements, sont possibles au niveau des consultations publiques.

Un intervenant : *Je n'ai pas été tout à fait convaincu par la cohérence de votre propos. Ce qui me semble nouveau, c'est la représentation-consultation, et je souhaiterais plus de développement sur cet aspect. En effet, vous avez dit dans un premier temps que le représentant qui consulte les différents représentés crée un groupe avec une identité, puis vous avez dit qu'il y a émanation d'un discours, d'une espèce de volonté. Je suis d'accord avec cette deuxième proposition, mais je conteste l'hypothèse précédente : le fait que les représentés ont été consultés ne crée pas un groupe, et la remise en cause de cette hypothèse a beaucoup de conséquences sur les mécanismes suivants, en particulier en ce qui concerne l'obéissance : s'il n'y a pas de groupe avec une identité de groupe, ce n'est pas comme cela qu'on peut expliquer la désobéissance.*

M. C. : Le groupe existe dans la mesure exacte où le collectif existe, c'est-à-dire si une identité collective s'est construite avec la condition de félicité qui permet au porte-parole de dire "voilà ce que nous voulons", avec l'obéissance de chacun des membres du groupe.

Mais j'ai souligné que cette volonté ainsi construite n'absorbait pas chacun des représentés : ce n'est donc pas d'un groupe social qu'il s'agit, et il ne faut pas appliquer à la consultation le réalisme qu'il y a derrière le discours de la référence. De plus nous n'avons traité ici que deux formes de représentation ; or l'identité va se trouver constituée par beaucoup d'autres choses, par exemple par un ensemble d'habitudes, des dispositifs, des territoires, etc. C'est le vecteur de la consultation qui va à la fois constituer la position de représentant et celle de représenté. C'est par commodité qu'on est parti du représentant. On peut décider de commencer par le représenté : par exemple quand j'énonce la phrase : "*je dis tout haut ce que vous pensez tout bas*", qui est-ce qui commence ? Vous pensez que c'est vous, mais c'est moi en fait, puisque je le dis tout haut, et cette question est aussi vieille que la philosophie politique. Ce qui nous intéresse dans la consultation, c'est la "performance" de l'identité, comme lorsque de Gaulle disait : "*je vous ai compris !*" il ne mentait pas, mais il allait "performer" considérablement l'identité de ce groupe, qui applaudissait pour l'Algérie française, puis cinq ans plus tard pour son indépendance. C'est cette transition, ce transport de volonté, qui nous paraissent typiques de la consultation, et qui échappent au choix que vous voudriez que nous fassions entre le discours sur l'identité et l'identité.

Rhétorique et politique

Int. : *Contrairement à l'intervenant précédent, j'ai été séduit par la construction d'ensemble, mais je crois vous avoir trouvé des ancêtres parmi les citoyens d'Athènes, sous Périclès. À cette époque, pour faire l'unanimité des citoyens, on a d'abord utilisé l'art de prouver : la logique, et l'art de convaincre : la rhétorique. Plus tard, l'art de convaincre a été ridiculisé par Platon, qui prêtait aux sophistes le travers de tromper le monde, de sorte que la logique a envahi tout le territoire et je pense que nous en souffrons toujours. Votre démarche n'est-elle pas une réhabilitation de la rhétorique pour nous redonner cette merveilleuse cité qu'était Athènes sous Périclès, alors que celle de Platon était épouvantable ?*

M. C. : Je crois qu'il faut respecter nos ancêtres et chercher à revenir à une civilisation qui permette de vivre, c'est-à-dire sans la multitude de contraintes qui génèrent l'asservissement et auxquelles on ne peut donner de sens. Mais je crois que les termes de logique et de rhétorique n'ont plus tout à fait leur utilité.

Ce n'est pas la rhétorique qu'il faut réhabiliter, mais c'est le mot politique. Une façon de le faire, c'est de rétablir les non-humains. Un politique qui n'a qu'à gérer des affaires courantes est peu intéressant, alors que celui qui gère la couche d'ozone, qui a dans ses mandants, ses électeurs, la couche d'ozone, alors celui-là a déjà une dignité plus grande.

Et quant à la logique, ce qui importe, ce n'est pas de savoir si c'est scientifique ou pas, si c'est objectif ou pas, ce sont là plutôt des problèmes de logistique plutôt que de logique, ce qui importe, c'est l'accès aux non-humains, à la surprise d'un collectif agrandi.

B. L. : Et j'ajouterai : avec ce moteur à deux temps, dont le premier est l'enrôlement de ressources fraîches, l'extension du collectif, et le deuxième temps, son organisation en collectif commun, dans lequel chacun, humain et non-humain, trouve sa place. Il faut qu'il y ait ces deux temps, celui de l'extension, puis celui de la construction de l'identité commune, en d'autres termes, ce dualisme de la preuve et de la conviction. On ne peut confondre les deux, mais il faut que tous deux soient en phase.

L'expert et le politique

Int. : *Travaillant actuellement sur des processus de décision en matière d'environnement, j'ai l'impression d'assister tous les jours au duel entre la logique de la consultation et la logique de la référence. Prenons l'exemple de la protection dans une île d'une espèce menacée. Les scientifiques*

ont tiré la sonnette d'alarme et ont préconisé à la population des actions à mener. Ils ont été rejetés avec violence. Alors quelqu'un a décidé d'écouter les gens, et ceux-ci ont construit, à travers cette écoute, leur propre volonté commune pour la sauvegarde de l'espèce en question. Mais on ne peut gérer sur la seule base d'une écoute, il faut se raccrocher aux institutions en place, et la venue d'un expert a été jugée nécessaire. Celui-ci a entamé sa mission scientifique. Mais l'homme qui a écouté la population, le porte-parole, le politique, sentait mal cette mission, et ne concevait pas qu'on puisse faire un travail de référence autrement qu'en allant sur le terrain écouter les paysans, les forestiers, etc, et un nouveau conflit a éclaté, dont l'aboutissement a été de préconiser que l'expert aille écouter tout le monde.

C'est un travail difficile sur le terrain d'essayer de clarifier la dynamique de la consultation et celle de la référence. Et quand les conditions de cohésion du groupe ne sont plus compatibles avec les messages issus de la référence, lorsqu'il faut choisir entre des gens qui donnent des références et d'autres qui vendent le résultat de la consultation, alors il y a un vrai problème qui se pose.

B. L. : Je crois que pour sortir de ces contradictions, il faut accepter l'idée de l'apprentissage. Il faut savoir mettre en place toute une série d'épreuves qui permettent, pas à pas, de comprendre ce que veut la couche d'ozone, ce qu'elle peut supporter et ce qu'elle ne peut pas supporter, si elle peut coopérer avec l'industrie chimique, et dans quelle mesure. En fait cette sorte d'indétermination doit s'éprouver progressivement, en laissant à la couche d'ozone, comme à l'industrie chimique, la possibilité d'exprimer qu'elle peut vivre, ou qu'elle ne le peut pas, avec la présence de CFC. C'est ce travail de basculement entre expertise, référence et consultation, qu'il faut inventer.

M. C. : J'ajouterai qu'il faut éviter un malentendu assez profond sur la consultation quand on parle en termes d'écoute : la notion classique d'écoute est encore une notion de référence importée dans le domaine politique. Ce doit être au contraire une trahison totale des représentés par le représentant.

On a déjà beaucoup avancé si on n'essaie plus de distinguer les possessions du scientifique, qui saurait les états des choses, et celles du politique, qui déciderait des états des valeurs. L'expert est quelqu'un qui croise la référence et la consultation, sans courir les risques ni de l'une, ni de l'autre. Vous vous en êtes débarrassés, et à sa place, vous avez quelqu'un de tout à fait différent, qui est l'administrateur de cette double expérience, l'administrateur de l'apprentissage collectif, qui n'est pas du tout un expert, puisqu'il ignore deux fois, et du côté de la référence, et du côté de la consultation.

En fait vous avez reformulé ce que nous voulions dire, c'est-à-dire éliminer de ce débat indéfini entre science et politique, la position intermédiaire de l'expert, qui cache justement, sous prétexte d'être un médiateur, le caractère mal composé de la distinction entre faits et valeurs.

Où mène la lucidité ?

Int. : *À quoi ressemblerait un monde politique où votre construction deviendrait une connaissance commune, très bien intériorisée par tout le monde, où chacun saurait qu'il faut bien faire la distinction entre la référence et la consultation, et donc qu'il importerait de n'attacher aucune importance à ce que dit Monsieur Chirac quand il fait sa campagne ? Ce n'est pas ce que vous souhaitez, me semble-t-il.*

M. C. : Je suis étonné par votre question car la réhabilitation de la manière dont parle le politique, avec sa condition de félicité propre, c'est d'entendre ce que dit Monsieur Chirac comme étant sérieux, précisément parce que ce n'est pas un transport d'information. Or la question implique qu'il y a un mensonge nécessaire dans la politique, et c'est exactement la position inverse de celle que nous avons prise.

Int. : *J'ai du mal à faire une distinction nette entre référence et consultation, parce que par exemple, dans les deux cas de la représentation, vous employez le mot enrôlement, qui constitue, lorsqu'il s'agit d'humain, le terme d'un processus de consultation conviction ; et symétriquement, vous parlez, dans la consultation, de l'obéissance, qui est de l'ordre de la référence.*

M. C. : Je comprends votre blocage, parce qu'il s'agit en fait d'une autre distinction que nous ne voulons pas faire. En effet, il s'agit de ne pas distinguer la vérité scientifique de la manipulation politique, et même de brouiller cette distinction, en utilisant des mots interchangeables, des mots communs qui n'ont d'appartenance spécifique, ni à l'un, ni à l'autre des domaines. Car il s'agit de renouveler la liste des "actants", humains et non-humains, qui participent au collectif de référence, et qui, dans un deuxième temps, vont constituer des identités et des volontés. C'est pourquoi nous avons délibérément utilisé le mot *enrôlement* dans les deux cas.